

Explorer le Chthulucène dans les interstices de l'Anthropocène

Benedikte Zitouni

Depuis peu, Donna Haraway nous invite à raconter nos histoires sur une scène nouvelle qu'elle appelle le Chthulucène (C-H-T-H-ulucène). Scène qu'elle ajoute à celles de l'Anthropocène et du Capitalocène, comme si elle voulait introduire un nouveau protagoniste dans les équations du désastre écologique. À l'*anthropos* et au capitalisme, à l'homme et au système économique qui depuis 200 ans déchaînent des forces telles qu'une nouvelle ère géologique

* Ce texte est issu d'une communication datant de novembre 2015. Il est basé sur l'analyse de quatre enregistrements de conférences, deux articles et deux communications filmées par Donna Haraway pour des conférences auxquelles elle participe à distance. Sur la base de ce matériau, j'ai exploré la proposition du Chthulucène et ce avant que ne paraisse le livre *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene* (Durham, Duke University Press, 2016). Haraway semble avoir introduit le « Chthulucène » en 2013 notamment lors du colloque *Gestes spéculatifs* organisé à Cerisy. Il m'a pourtant semblé important de remonter à 2009 pour démarrer mon enquête. C'est à cette date, à l'occasion d'une conférence donnée au California College of the Arts, que Haraway déclare qu'il faut s'intéresser aux moyens « de faire face à » et de « cultiver » ce qui trouble notre époque. Elle lie cette déclaration à une idée plus ancienne, déjà présente dans sa proposition des savoirs situés, selon laquelle il faut prendre le relais et embarquer dans des devenirs « autres ». Selon moi, c'est à ce moment-là, de rencontre entre deux injonctions donc, qu'il faut situer l'émergence de la nouvelle scène qu'est le Chthulucène. Entre 2009 et 2013, le mot Chthulucène n'est pas utilisé (d'autres mots le sont, tels les *worldings* autrement dit devenir-monde au pluriel) mais la proposition est déjà bien là. En résumé, ce texte explore un intervalle, les dires de Haraway pendant la période qui sépare ses deux livres les plus récents, entre *When Species Meet* (Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008) et *Staying with the Trouble* (*op. cit.*).

et catastrophique en est née, Haraway semble vouloir ajouter un autre acteur. Moins attendu celui-là. Le Chthulu (C-H-T-H). Pour les amateurs de Haraway, il est impossible de ne pas penser à la figuration, au cyborg, à l'OncoMouse™ et aux espèces compagnes. Le Chthulu est une nouvelle figure qui se rajoute aux autres figures inventées par Haraway. Nous serions donc à l'époque du Chthulu.

Haraway crée le Chthulu à partir de deux sources différentes. D'une part, il y a une petite araignée – à peine 1 cm de long – qu'on appelle le *Pimoidae* (C-T-H, notez la différence). Cette araignée vit dans les forêts du nord de la Californie, sous les souches et dans les mottes, en terre séquoia. Elle a été classée et nommée de façon précise en 1994, et ce d'après une histoire de science-fiction. Cela ne s'invente pas ! Cette histoire, *L'Appel de Cthulhu*¹ écrite par Howard P. Lovecraft et parue pour la première fois en 1928 dans la revue *Weird Tales*, porte sur un monstre tentaculaire aquatique ; monstre qui est lui-même inspiré de la science-fiction du XIX^e siècle et notamment d'une fable populaire qui veut que, dans le fin fond des mers et des terres, une énorme créature somnole et n'attend que l'apocalypse pour émerger. Araignée de la terre donc. Araignée des profondeurs. Rôle d'araignée d'ailleurs que celle qui porte en elle l'inscription de telles ramifications fictionnelles... Cela n'a pas échappé à Haraway.

Pourtant – voici la seconde source d'inspiration – Haraway préfère remplacer le monstre somnolent et apocalyptique des modernes, ce monstre terrifiant inventé par une culture qui se satisfait d'un dieu patriarcal de la fin des temps, ce monstre auquel le nom de la petite araignée renvoie donc, par une inscription plus générique. Elle préfère en appeler aux forces de la terre – au *khthonios* en Grec – c'est-à-dire aux forces chthoniennes. Une lettre s'ajoute : C-H-T-H. Mais plutôt que d'ajouter, il faudrait parler d'approfondissement voire même de fouille archéologique et sémiotique : Haraway semble vouloir creuser plus loin et chercher l'inspiration

1 Cette nouvelle est aujourd'hui traduite en français : Howard P. Lovecraft, *L'Appel de Cthulhu* (1928), Paris, Points, 2015.

même de la fable qui a précédé la science-fiction moderne. Elle renvoie le monstre C-T-H des *Weird Tales* aux forces des civilisations anciennes, C-H-T-H. La nouvelle figure de Haraway est nommée d'après ces forces-là. La petite araignée californienne portera dorénavant l'inscription des forces anciennes, des forces terriennes. Le Chthulu, C-H-T-H, est ainsi né, au croisement d'une araignée qui parcourt les terres anciennes et actuelles des séquoias et des forces à l'œuvre dans et sur la planète Terre.

Mais que sont ces forces terriennes ? Comment les définir ? Selon Haraway, les forces terriennes sont tentaculaires et rhizomatiques, faites de symbioses, de connexions complexes et coévolutives entre les terriens. Ainsi les conçoit-elle. Il s'agit de forces qu'on pourrait qualifier de païennes, si ce n'est qu'elles précèdent tout découpage entre le religieux et le séculier, si ce n'est qu'elles existent et sont nommées bien avant et bien au-delà de la Grèce antique. Elles remontent à la Mésopotamie, au moins, précise Haraway. Ces forces terriennes pourraient alors passer pour être des forces de la prémodernité, de la préconquête, ce dont le nom de la famille de cette araignée (*Pimoidae*) serait le signe car la petite bête est aussi appelée *Pimoidae* par les Goshute, le peuple amérindien de l'Utah. Mais il est plus juste de dire que les forces terriennes sont marquées, imprégnées et traversées par les conquêtes. Elles ne désignent en rien la préconquête. Elles ne sont en rien prémodernes. Elles sont de tout temps, ravages récents compris. Ou, pour le dire de façon moins dramatique, selon une formulation que je propose : les forces chthoniennes sont l'affaire de toute société où le fait des connexions et des ramifications terriennes est nommé et honoré. Les forces terriennes remontent à toute époque, même celle présente et future, où les histoires chthoniennes, terriennes, de connexions et de ramifications, sont racontées.

C'est en cela qu'aujourd'hui nous sommes ou serions dans le Chthulucène... Nous nommons, nous honorons, nous racontons les histoires de connexions et de ramifications entre les terriens. Du moins, nous apprenons à le faire. Mais alors, qu'est-ce exactement que le Chthulu ? Le Chthulu, comme

toute figure de Haraway, est à la fois *l'histoire* des connexions et des ramifications et les *corps* des terriens qui doivent cohabiter dans cette zone de contact et de tension. Le Chthulu désigne à la fois le *récit* et la *pratique* d'un devenir commun. Comme tout personnage de fiction réussi, c'est-à-dire tout personnage qui ne nous laisse pas indifférents, le Chthulu est à la fois *concret*, d'ici et de maintenant, travaillant et parcourant les terres sans relâche, et en même temps il est *abstrait*, générique, transversal, doté de forces qui l'imbriquent dans des nœuds et des liens de survie planétaires. On peut se l'imaginer comme la petite araignée californienne qui parcourt les terres séquoia, mais il faut alors la doter de ces forces-là. Le Chthulu façonne la terre. Il y fait une différence. En résumé, le Chthulu figure et rend tangible le façonnage terrien. Comme l'explique Haraway :

Quant à moi, je nommerai mon démon Chthulu, et en ferai l'une de ces créatures élémentaires, habitant les profondeurs, que l'on nomme chthoniennes. Les pouvoirs chthoniens de Terra infusent tous les lieux, quels que soient les efforts civilisateurs pour les astraliser et pour installer l'Unique et ses comités domestiqués de multiples ou de sous-divinités – l'Un et le Multiple. Avec *Pimoi cthulhu*, je propose un nom pour un ailleurs et pour un autre temps, un temps qui a été, qui est toujours, et qui pourrait encore être : le Chthulucène².

Il n'y a pas *une* mais *des* créatures; il n'y a pas *une* mais *des* forces; il n'y a pas *un* mais *des* lieux, qui sont tous concernés. Le Chthulucène requiert foisonnement et polyvocalité. Plusieurs récits devront rendre compte de ce qui nous arrive. Aucun *anthropos* – même avec majuscule – ni capitalisme

2 Donna Haraway, « Sympoïèse, SF, embrouilles multi-spécifiques », dans Isabelle Stengers et Didier Debaise (éds.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les presses du réel, 2015, p. 42-72. Ce texte est une version retravaillée de la communication donnée à Cerisy à l'été 2013 pour le colloque *Gestes spéculatifs*.

– même avec démonstration – ne suffiront plus à la tâche. Le Chthulu est la multiplicité terrienne. Comme le précise Haraway dans ce même texte : « Des myriades de tentacules seront nécessaires pour raconter le Chthulucène³. » Le Chthulucène est donc bien différent de l'Anthropocène et du Capitalocène car il *requiert* le foisonnement. Et ce n'est pas tout. Le Chthulucène requiert la continuité. Il ne souffre et n'exige aucune rupture. Il ne demande pas à ce qu'on sorte de notre temps, à ce qu'on brise notre époque. Ce point est crucial. Le Chthulucène est « un temps qui a été, qui est toujours, et qui pourrait encore être ». Il faut alors ralentir le pas et analyser de plus près l'opération effectuée par Haraway. Que fait-elle exactement quand elle dit rajouter à *l'anthropos* et au capitalisme la figure du Chthulu ? Quel geste pose-t-elle lorsqu'elle introduit le Chthulucène ?

Défier les tendances

On pourrait dire que Haraway rentre dans le débat concernant la désignation de notre époque géologique et qu'elle y fait valoir un autre plan de problématisation. Ce ne serait pas faux. En effet, à la place d'une humanité en prise avec la nature ou d'un système économique et politique vecteur d'exploitation, le Chthulucène fait surgir cet autre plan qu'est la toile de vie, de survie et de mort. Une toile dont certaines parties sont, contre toute attente, réhabilitées grâce à des alliances et des collaborations situées, grâce aux récits qui en sont faits aussi. Une toile dont d'autres parties sont détruites et peut-être dévitalisées à tout jamais... peut-être pas. Car dans le Chthulucène, tout est affaire de motifs et d'agencements partiels, partiels, locaux, qui seuls peuvent faire changer les trajectoires qui sont, quant à elles, tout aussi fragmentaires, incertaines et temporaires. Autre plan de problématisation donc. Plan puissant. Non plus une humanité dont il faut réorienter ou dompter les forces, non plus un

3 Donna Haraway, *ibid.*, p. 44.

système destructeur qu'il faut combattre et éliminer – oh ! tâches herculéennes et héroïques auxquelles nous invitent l'Anthropocène et le Capitalocène – mais une toile de vie, de survie et de mort, où on dévie, où on réhabilite, où on reconstruit en permanence, et où ces exploits comptent et se racontent.

Mais ce faisant, en amenant ce type de plans-là, en réalité, Haraway ne rentre pas dans le débat. Elle le détourne. Elle le travestit. Le débat des -cènes, Anthropocène, Capitalocène, même s'il est indispensable, est un débat somme toute assez classique. C'est un débat sur le problème de l'attribution erronée de la cause et de l'étroitesse des solutions qui en résultent. C'est un débat sur la responsabilité et sur les effets parfois dramatiques qu'implique toute désignation, qualification, étiquetage. C'est un débat où on confronte les diagnostics. On y accuse, on y juge, on y fait le tri. On pourrait dire qu'il s'agit d'un débat réaliste, c'est-à-dire d'un débat qui se veut fondé sur la réalité et où les protagonistes parlent au nom de cette réalité. Ou peut-être faudrait-il tout simplement souligner qu'il s'agit d'un... *débat*. Et dans le débat, le Capitalocène fait très bien l'affaire. On ne dira jamais assez le mal qu'a fait, que fait et que fera peut-être, probablement encore, le capitalisme. On ne montrera jamais assez du doigt les rouages de l'exploitation et de l'assujettissement. Toutefois, le Chthulucène ne participe pas au débat. Il le détourne. Il le travestit. Il n'y introduit ni accusations ni diagnostics mais de la spéculation et de la fabulation. Répétons la phrase spéculative, fabulatrice, déjà citée : « je propose un nom pour un ailleurs et pour un autre temps, un temps qui a été, qui est toujours, et qui pourrait encore être : le Chthulucène. »

L'enjeu est là. Haraway ne nous invite pas à prolonger le débat mais elle nous invite à creuser dans les interstices de l'état-de-fait réaliste proposé par le débat. Elle nous pousse à chercher au ras du sol et parmi les ravages si bien documentés par ceux qui en débattent, pour y dénicher des histoires *autres*. Histoires de connexions et de ramifications, de devenir-avec et de réhabilitations terriennes. Il est maintenant

possible de préciser que Haraway vise là ce qu'elle appelle le « *ongoingness* » ou la persévérance, la continuation : notre histoire est une histoire de connexions terriennes, dit-elle en reprenant les mots de l'anthropologue Anna Tsing⁴ ; ces connexions ont eu lieu, elles ont lieu et elles continueront à avoir lieu. Autrement dit, Haraway nous invite à renforcer la continuité coévolutive dont nous avons hérité et dans laquelle nous sommes impliqués, c'est-à-dire à nous engager dans ces devenir-avec aussi improbables soient-ils, à les raconter, à les honorer. Elle nous invite à faire ces récits sur une scène réaménagée, le Chthulucène, où chaque exploit de défense, de reconstruction et de réhabilitation infléchit, de fait, les trajectoires terriennes. On n'est décidément plus dans le débat où l'on se contente parfois, trop vite, des diagnostics posés.

Il ne fait aucun doute qu'en introduisant le Chthulucène, Haraway lance un appel. Au premier abord, il s'agirait d'un appel à la guerre. En effet, selon Haraway, le slogan de nos temps pourrait bien être « courir vite, mordre fort » et devant une autre assemblée d'académiques, elle déclare : « Je détruirais bien ces devenir-mondes si j'en avais le pouvoir⁵ ». Bref, Haraway semble sur le pied de guerre. Mais « pas si vite », comme elle le dit si bien, car la guerre n'est pas un bon concept. Blocs monolithiques, pureté des uns et des autres, lignes de fracture qui rassurent... Parlons plutôt d'un appel à la *défiance*, mot qui couvre et combine les deux sens de la désapprobation et de la résistance. Haraway nous appelle à défier les tendances. Elle nous appelle à défier le probable. Telle est d'ailleurs la définition de la fabulation : miser sur le possible même s'il est improbable. Haraway nous invite ainsi

4 Donna Haraway, « Staying in Trouble: Becoming-with the Creatures of Empire », conférence donnée au California College of the Arts de San Francisco le 20 octobre 2009. Citation entre 10 min et 19 min (consultable sur Internet).

5 Donna Haraway, « Staying with the Trouble: Becoming Worldly with Companion Species », conférence donnée à la Duke University de Durham le 19 mars 2011 (consultable sur Internet).

à spéculer, à détecter un présent épais, un passé porteur de futur, à partir desquels miser sur un avenir qui dévie et défie les trajectoires probables. On a bel et bien quitté les diagnostics et les tendances pour peser sur et pour raconter les infléchissements autres.

Tel est le geste posé par Haraway lorsqu'elle rajoute la figure du Chthulu à l'*anthropos* et au capital. Mais encore faut-il bien saisir que l'appel qui consiste à vouloir miser sur un avenir improbable *mais* possible, à partir d'un présent catastrophique *mais* interstitiel, n'a de sens que si une condition de départ est remplie. Il s'agit d'une sorte de condition *sine qua non*, de prérequis, d'axiome, ou peut-être devrais-je tout simplement parler de conviction. Car Haraway lance l'appel et elle ne peut lancer l'appel que parce qu'elle est convaincue, qu'elle sait, que les jeux ne sont pas encore faits : « Malgré ce que vous suggérez, la partie n'est *pas* terminée⁶ ! » Elle le dit avec humour. Elle le dit avec défiance. Ainsi, à une autre occasion, devant une assemblée de chercheurs intéressés par Gaïa, lorsqu'on lui demande si elle a encore une « dernière chose à ajouter » après avoir présenté le Chthulucène pendant plus d'une demie-heure, Haraway déclare :

J'aimerais revenir à l'urgence de penser et de cultiver ce qui trouble notre époque. Non pas sur un mode qui vise à pousser ou à convaincre, mais sur un mode qui dit à la fois la joie et la terreur qui y sont impliquées. Je suis obsédée par cette idée, que la partie serait terminée, que rien ne pourrait plus être fait. Dire la vérité, au contraire, c'est parler d'opportunisme et de choses en train de se faire, c'est retrouver les mots pour dire le devenir de ces mondes-là. Ne pas accepter d'être rendus bêtes par la notion linéaire

6 Donna Haraway, « Anthropocene vs. Worldings in the Chthulucene », conférence donnée au colloque *Os mil nomes de Gaia. Do antropoceno à idade de Terra*, organisée par Juliana Fausto, Eduardo Viveiros de Castro et Deborah Danowski à São Paulo le 18 septembre 2014. Citation entre 30 s et 34 min 30 s (consultable sur Internet). Voir aussi Donna Haraway, « Sympoïèse, SF, embrouilles multispécifiques », art. cit., p. 70.

de passé-présent-futur comme si nous ne pouvions pas refaire nos temps. Je sens une montée de puissance. Nous sommes capables. Nous pouvons nous rendre les uns les autres capables de vivre et de mourir correctement sur cette planète. Évoquer la continuité (*to evoke the ongoingness*) et non pas seulement le côté terrible de ce qui nous arrive⁷.

Il y a là, au départ, une obsession, une conviction, un « engagement » dit encore Haraway : les jeux ne sont pas encore faits et ils ne le seront jamais⁸. L'appel n'est donc pas prosélyte, c'est-à-dire qu'il ne cherche pas à nous convertir, ni même à nous convaincre de ladite « réalité » du Chthulu (ce serait absurde !). Haraway nous invite plutôt à nous mettre au travail, à avancer, à s'embarquer : « À s'y remettre⁹ » (*getting on with it*). Sans plus se satisfaire des critiques et des incriminations, Haraway s'engage, et elle nous invite à nous engager, à prendre des risques en misant sur des avenir précaires tout en se, tout en nous, libérant du sérieux et de l'ennui fatalistes que suscitent nécessairement les diagnostics. Terreur et joie. Car peupler le Chthulucène, c'est se permettre d'affirmer que c'est maintenant que ça se joue. La nouvelle scène nous positionne dans un présent épais qui résiste aux tendances et, à partir de cette position-là, elle nous incite à revisiter les histoires, les pratiques, les devenirs qui nous tiennent à cœur sans devoir nous en excuser. Au contraire. Nous misons sur cet avenir-là, cette vérité-là. Les pratiques de réhabilitation dont nous faisons le récit ne servent donc pas à nous consoler, ni à nous donner de l'espoir, mais elles servent à nous positionner. Elles nous obligent à dire de quel côté de la balance nous voulons mettre nos forces, si et

7 Donna Haraway, « Anthropocene vs. Worldings in the Chthulucene », conférence citée, de 34 min 30 s à 36 min.

8 Donna Haraway, « Staying with the Trouble: Becoming Worldly with Companion Species », conférence citée, de 16 min 15 s à 17 min 50 s.

9 Donna Haraway, « Anthropocene vs. Worldings in the Chthulucene », conférence citée, 11 min 40 s.

comment nous voulons peser sur les trajectoires terriennes et chthoniennes, en les racontant, en les relayant. Elles nous obligent à reconfigurer les mondes à venir. C'est pourquoi et c'est ainsi que nous avons atterri dans l'époque du Chthulu.

De l'épaisseur

Se posent alors des questions concrètes et pratiques. Sur cette scène, dans le Chthulucène, quelles sont les histoires de connexions et de ramifications terriennes que nous devrions raconter ? Quels cas empiriques de réhabilitation valent la peine d'être relayés ? Ce sont là des questions auxquelles on ne peut répondre de façon générale. La question révolutionnaire du « que faire ? », dit *texto* Haraway, ne se résout pas en proposant un manuel d'éthique : là il y aura révolution ; là il n'y aura pas révolution¹⁰. Plus simplement, plus modestement, il se fait que certaines pratiques de réhabilitation, certains faits de connexions et de ramification, nous interpellent et d'autres pas¹¹. Chaque portion de la toile, chaque partie du façonnage terrien, peut nous embarquer et nous mettre au travail.

Haraway, elle, est interpellée par les pratiques où les liens entre les espèces se transforment et se nouent différemment, offrant ainsi de nouvelles possibilités de devenir-avec. Elle relaie les histoires où les conditions de vie et de mort, de travail et de plaisir, des uns et des autres, se renégocient. On peut dire qu'il s'agit là d'une constante dans son travail mais c'est particulièrement vrai depuis la parution de *When Species Meet* en 2008. Dans les conférences et vidéo-conférences qu'elle a données depuis et dont les traces subsistent encore sur Internet, Haraway relaie des pratiques de soin, d'attention et d'expérimentation multi-espèces menées

10 Donna Haraway, « Staying with the Trouble: Becoming Worldly with Companion Species », conférence citée, de 1 h 12 min à 1 h 16 min.

11 Donna Haraway, *ibid.*

en des terres dévastées par les conquêtes. Elle s'intéresse plus particulièrement aux espèces coloniales qui y ont été introduites, espèces dont elle dit d'ailleurs faire partie, et qui sont maintenant considérées comme étant problématiques voire nuisibles parce qu'elles portent atteinte aux écosystèmes premiers. Comme le fait remarquer Haraway avec humour : la meilleure façon de se faire une place, pour les blancs, est de dire que les *autres* espèces exogènes sont nuisibles ! Mais alors, de quoi parle Haraway exactement ? Quelles histoires raconte-t-elle au juste ?

Commençons avec celle-là : Haraway relaie l'expérience du marché pour la laine des moutons *Churro* dans l'État Navajo. Elle raconte comment la restauration de ce commerce dans les années 1970 a pu changer la vie des moutons et des communautés humaines qui en dépendent. L'histoire commence avec les tentatives d'extermination du *Churro* menées par le gouvernement fédéral des États-Unis à partir de la fin du XIX^e siècle – parce que l'espèce n'était pas génétiquement conforme aux attentes, qu'elle ne produisait pas assez de viande par rapport aux quantités importantes de pâture ingurgitées – et se poursuit avec des considérations techniques et politiques sur le façonnement des prix, la durée de vie des moutons, les tensions dans les prises de décision, les alliances et les stratégies qui composent la formation de ce marché. Ou encore, autre histoire, Haraway fait le récit du buffle asiatique dans le parc naturel de Kakadu au nord de l'Australie : comment le parc tente de ne plus jouer la carte de l'état-de-fait historique, mais plonge les visiteurs dans un présent épais où les questions des morts et des vivants doivent être renégociées. Ou encore, Haraway raconte l'histoire des espèces qui collaborent et survivent ensemble dans des villes d'Égypte et à Haïti, tels les humains et leurs déchets, et les cochons élevés par les classes pauvres. Elle explique comment l'extermination de ces cochons, pour des raisons diverses, a entraîné l'effondrement de ces écosystèmes urbains et comment les gens ont néanmoins réussi à réhabiliter ces pratiques de co-subsistance en réintroduisant ces cochons. Ou l'histoire des poules de Tswana et des femmes

qui ont décidé de les élever autrement. Ou celle de cette collaboration en Californie entre des pigeons voyageurs, des artistes et des ingénieurs pour collecter des données scientifiques sur la qualité de l'air en ville. Ou celle des œuvres réalisées au crochet à partir de déchets plastiques formant un récif artificiel qui acte le destin commun entre cette accumulation de plastique et les coraux menacés¹². Ou, ou, ou...

Les histoires foisonnent. Haraway ne prétend jamais que la partie est gagnée d'avance mais elle s'engage et donne à voir le potentiel que recèle la réhabilitation d'espèces et de pratiques dégradées. Elle aide à faire advenir ces connexions et ces ramifications terriennes-là. Elle fait valoir des modes de co-devenir qui l'ont interpellée et qu'elle a dès lors étudiés. C'est dire que ces expériences, évidemment, elle ne les invente pas. Elles sont faites, ces expériences, et, détail non négligeable, elles sont déjà transmises par d'autres que Haraway elle-même. Haraway reprend les récits de chercheurs, universitaires, artistes..., qu'elle cite nommément, et les raconte à sa façon. Il n'y a pas là de redondance. Une histoire n'est pas un fait qui, une fois établi, ne demanderait plus

12 Voir pour l'ensemble de ces histoires : Donna Haraway, « Staying in Trouble: Becoming-with the Creatures of Empire », conférence citée ; Donna Haraway, « Staying with the Trouble: Becoming Worldly with Companion Species », conférence citée et Donna Haraway, « Zoopolis: Feminist Multispecies Worlding for Old Cities Yet-to-Come », *Wellek Lectures*, conférence donnée à l'University of California de Irvine le 5 mai 2011 (consultable sur Internet). En particulier sur la collaboration avec les pigeons, voir le projet de Beatriz da Costa, *Pigeonblog*, sur nideffer.net. Voir aussi le premier chapitre de Donna Haraway, *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press, 2016, en particulier les p. 20-29. Concernant le *Crochet Coral Reef Project* initié par Margaret et Christine Wertheim voir le site Internet crochetcoralreef.org. Voir également Donna Haraway, « Anthropocene, Capitalocene, Chthulucene: Staying with the Trouble », conférence donnée au colloque *Arts of Living on a Damaged Planet*, à l'University of California de Santa Cruz le 9 mai 2014 (consultable sur Internet) ; et le troisième chapitre de Donna Haraway, *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, op. cit., en particulier p. 76-81.

qu'à être constaté plutôt qu'à être évoqué, déployé et conté à nouveau. Au contraire, nous sommes à l'ère des histoires terriennes. Le Chthulucène demande à ce que les récits de réhabilitation soient racontés et re-racontés. Il demande à ce que les expériences minoritaires soient continuellement transmises et rejouées.

Nous touchons là à ce que Haraway appelle le présent épais (*thick present*). Jusqu'ici j'ai évoqué le présent épais comme un présent qui résiste aux tendances c'est-à-dire un présent interstitiel qui recèle des histoires autres que celles suggérées par les tendances lourdes. Précisons maintenant que Haraway donne une définition plus poussée du présent épais. Cette définition, elle l'emprunte à l'anthropologue Deborah Bird Rose qui, quant à elle, l'emprunte à son terrain et aux Yarralin du nord de l'Australie¹³. Selon eux, selon elles, selon nous ici dans le Chthulucène, le présent épais est le présent tel qu'il se déploie au fil des événements qu'on se raconte et dont on se rappelle avec un minimum de détails ; des événements qui impliquent des gens et des agents dont on connaît encore les prénoms, qui sont un minimum connectés et incarnés dans les situations que nous vivons, là, aujourd'hui, dans les lieux concrets que nous occupons et où nous habitons. Le présent peut donc être riche ou pauvre, garni ou dégarni, peuplé ou désert. Il doit en tout cas être continuellement entretenu et épaissi et ce en reprenant les histoires, en relayant les expériences, qui seules sont capables de créer cette épaisseur temporelle.

On peut également inverser le raisonnement. Haraway le fait fréquemment. Il s'agit alors de saisir quelles sont les histoires, les agencements et les appareillages que charrient nos corps, nos vies, là, aujourd'hui. En témoignent les récits déjà évoqués ceux des espèces coloniales, des conquêtes, des terres dévastées pour la fille de l'Ouest qu'est Haraway ; celui du contrôle de la qualité de l'air qu'on respire et de l'expérience des pigeons qu'on côtoie ; celui de la restauration d'un

13 Donna Haraway, « Staying in Trouble: Becoming-with the Creatures of Empire », conférence citée, 20 min 35 s.

marché jusqu'alors déconsidéré où se rencontrent anciens appareils impérialistes et solidarité. Toute cellule de notre chair, pour le dire comme Haraway, tout élément de notre vie et de notre mort quotidiennes, ici et maintenant, est impliqué dans des histoires de connexions et de ramifications terriennes qu'il nous faut faire exister si nous voulons habiter un présent qui ne soit pas fuyant et évanescent, qui nous donne de quoi résister. Autrement dit, le présent épais s'étend sur ce qu'on appelle communément le passé, le présent et le futur pour autant qu'il y ait connexion incarnée et concrète à nos vies actuelles, pour autant qu'on se sente concerné par les histoires racontées. Le point de basculement, le point d'entrée et de sortie du présent épais, ne tient donc pas à l'éloignement temporel mais à la dramatisation et à la mise en récit de l'événement rapporté.

De façon à ce qu'on se sente concernés, un chercheur peut étudier les déchets nucléaires tout en réfléchissant sur le monde où nous pourrions rouvrir, d'ici quelques milliers d'années, ces dépotoirs. Une chercheuse peut faire le récit d'une évolution génétique millénaire et nous en faire sentir l'importance. Même d'un fait qui se passe aujourd'hui, on peut en parler soit en se désolant, en le critiquant, en se mettant « hors temps¹⁴ » comme le dit Haraway, soit en suscitant une pensée aux aguets qui scrute les horizons et les pistes possibles de déviation. Bref, les Yarralin, Deborah Bird Rose, Haraway, nous apprennent que le temps est une affaire d'activation et d'implication.

Avec ce présent-là, je voudrais revisiter les questions posées précédemment : quelles histoires raconter ? Quels cas empiriques valent la peine d'être relayés ? S'il n'y a pas de réponse générale *ex ante* à ces questions, on peut néanmoins en formuler une *a posteriori*. Un récit réussi est un récit qui rejoue les connexions jusqu'à ce qu'elles deviennent intellectuellement – et pour Haraway cela veut aussi dire sensuellement – captivantes :

14 Donna Haraway, *ibid.*, entre 56 min et 58 min.

[À propos des histoires de Dante et du présent épais qui y est impliqué] Il donne de la chair au monde qui en devient si captivant que le salut final ne nous préoccupe plus. Il y a là plutôt des temps vivants et charnels¹⁵.

[J'évalue mes récits à] comment ils peuvent nous apprendre à être affectés, à combien ils ouvrent à des éléments inattendus de nos corps et ce dans le monde actuel qui est à la fois vivant et sensuel¹⁶.

Entrer dans le Chthulucène, c'est entrer dans cet espace-temps-là où les situations concrètes que nous vivons se ramifient de partout. Le Chthulucène est tentaculaire, déclare Haraway. En effet notre présent, si souvent considéré comme évanescent et fuyant, charrie en fait, *de fait*, des agencements passés, présents, futurs qu'il s'agit de narrer et de cultiver afin d'y découvrir des ingrédients cérébraux et sensuels qui sont comme autant de prises de résistance, comme autant de pistes de devenir et de déviation face à la catastrophe annoncée. Et ce jusqu'à l'infini, car on n'a jamais fini de résister, ni de raconter, ni de créer des prises pour défier les tendances. Le Chthulucène est persévérance et continuité. Il est en cours. Il est un temps qui a été, qui est toujours, et qui sera encore.

Sympoïèse et opportunisme

Voici le pari : le Chthulucène sera encore. L'exploration pourrait s'arrêter là. La scène, les enjeux, la texture, l'espace-temps sont en place. L'invitation est lancée : « Le Chthulucène, dit Haraway, est une proposition pour la narra-

15 Donna Haraway, *ibid.*, entre 20 min et 25 min.

16 Donna Haraway, « SF : Science Fiction, Speculative Fabulation, String Figures, So Far », conférence donnée à la Science-Fiction Research Association le 11 septembre 2011, voir les dix premières minutes (consultable sur Internet).

tion : voici l'histoire. Voici ce qu'il en est. Qui vient peupler cette histoire¹⁷ ? » Il nous faut des histoires pour raconter nos histoires, dit-elle encore, et l'exploration menée ici suggère qu'il nous faut des scènes et des mises en scène. Mais il manque un dernier ingrédient à l'exploration du Chthulucène. Ont été évoquées des connexions et des ramifications terriennes. Ont été décrites les forces chthoniennes faites de symbioses, de connexions complexes et coévolutives entre les terriens. Le Chthulu a été défini comme la figure de ce façonnage terrien-là et le Chthulucène comme l'époque où ces forces-là sont reconnues et racontées. C'est dire que les forces de *khtonios* telles qu'envisagées par Haraway ne sont pas celles qu'on imagine lorsqu'on envisage Gaïa, la planète ou le système Terre comme un système clos sur lui-même, se reproduisant dans le temps. Les forces chthoniennes ne sont pas autopoïétiques, mais sympoïétiques.

Le mot « sympoïèse » est inventé par Beth Dempster¹⁸ et repris par Haraway afin de signaler la montée en puissance du thème symbiotique dans les laboratoires de biologie et plus particulièrement dans les laboratoires du champ *eco-evo-devo* (*ecological evolutionary developmental biology*) où la biologie croise la génétique, l'écologie et les théories de l'évolution. On n'y conçoit plus le devenir terrien en termes d'organismes et d'interactions. Plutôt, on y démontre la prégnance des événements dits « endosymbiotiques » c'est-à-dire de développements cellulaires suscités par des phénomènes d'ingestion et d'indigestion, et l'importance de la « symbiose génétique », c'est-à-dire, par exemple, le développement précoce ou embryonnaire qui requiert une infection bactérienne pour avoir lieu. Les couplages et les verrouillages sont au cœur des trajectoires des vivants. C'est cela que vient signaler le mot sympoïèse. En d'autres mots, la sympoïèse se différencie de l'autopoïèse en ce qu'elle ne

17 Donna Haraway, « Anthropocene vs. Worldings in the Chthulucene », conférence citée, 6 min.

18 Donna Haraway, « Sympoïèse, SF, embrouilles multispécifiques », art. cit., p. 46.

présuppose ni système auto-consistant qui se maintienne à travers le temps, ni unités de départ délimitées et délimitables qui rentreraient ensuite en interaction. L'autoconsistance et l'unité – quelle que soit d'ailleurs l'entité visée (l'organisme, la cellule...) – sont remplacées par l'infection et le couplage.

Le monde vivant devient alors affaire d'association, d'ingestion, d'ingurgitation, de parasitage, et non plus d'interaction entre des unités plus ou moins stabilisées. Tout au plus peut-on parler d'introrélation, d'introaction. Au lieu des processus dynamiques et contingents qui atteignent une cohérence systémique – dynamique dont rendent bien compte l'autopoïèse et la cybernétique de Gaïa (James Lovelock) – la sympoïèse propose des couplages incessants, tâtonnants et opportunistes à chaque échelon et dans chaque parcelle de la vie terrienne, sans qu'il n'y ait jamais de point de départ substantiel. Exit l'organisme et son environnement. Bienvenue aux couplages omniprésents ou à ce que Haraway décrit encore comme des verrouillages différentiels qui s'engagent dans d'autres verrouillages le long de tentacules pleines d'agentivité et d'opportunisme¹⁹ :

La terre du Chthulucène est continuation incessante. Elle est sympoïétique et non pas autopoïétique. Les mondes mortels (Terra, Terre, Gaïa, Chthulu, et la myriade de noms et de pouvoirs qui n'ont rien de grec, de latin ou d'indoeuropéen) ne se font pas eux-mêmes – quelles que soient la complexité et la multiplicité des niveaux du système auquel nous voudrions les associer. [...] Le monde mortel est symchthonien, sympoïétique, toujours composé de partenaires, et ce, de haut jusqu'en bas. Il n'y a, en aucun cas, d'« unités » initiales qui interagiraient ensuite²⁰.

19 Ce paragraphe est basé sur Donna Haraway « Anthropocene, Capitalocene, Chthulucene: Staying with the Trouble », conférence citée, entre le début et 19 min ; Donna Haraway, « Anthropocene vs. Worldings in the Chthulucene », conférence citée, 32 min 20 s ; Donna Haraway, « Sympoïèse, SF, embrouilles multispécifiques », art. cit., p. 45-46, 58.

20 Donna Haraway, *ibid.*, p. 45.

Introduire la sympoïèse fait une différence stratégique. Premièrement, la sympoïèse, parce qu'elle ne suppose pas de cohérence d'ensemble, évite la longue succession d'effondrements et de rétablissements, plus ou moins partiels, plus ou moins violents, qu'on imagine habituellement en évoquant Gaïa. La sympoïèse évite la relative passivité et complaisance que peut entraîner la trame narrative autopoïétique²¹. « Préparons l'effondrement », « Attendons l'effondrement », « Sortons de l'effondrement », sont des stratégies qui ne tiennent plus la route dans la version sympoïétique des forces chthoniennes. À vrai dire, on aurait pu le savoir avec le présent épais mais la sympoïèse rend ce point plus saillant. C'est comme si le Chthulu s'adressait aux tenants de l'effondrement et leur disait : « Si vous tenez tant à l'effondrement, si effondrement il y a et il doit y avoir, alors, sachez que nous sommes déjà en plein dedans ! Il nous faut défier les tendances et reprendre les fils de la continuité. » Télescopage des temps. Épaisseur du présent.

Deuxièmement, la sympoïèse ne nous attribue plus le rôle d'acteurs-rouage pris dans un ensemble systémique et planétaire qui, même s'il est sensible à chacune de nos actions, peut également s'en passer. Dans la sympoïèse, il n'y a plus de système post-cybernétique appelé Terre ou Gaïa qui résorbe et résume toutes les actions et qui, de ce fait, reste l'acteur principal de l'histoire à raconter. En Chthulucène, nous devenons ingestion et indigestion, entités ingérées et infectées, parasites et mutantes, opportunistes et complices d'une toile de vie, de survie et de mort qui s'étend et mûit encore. Nous devenons des vivants mortels nécessairement pris et inévitablement parties prenantes de la continuation incessante. Nos actions, ou faudrait-il dire nos introactions comptent. Notre présent est non seulement épais mais il devient gluant (*sticky*) c'est-à-dire dépourvu de zones non contaminées :

21 Donna Haraway, « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents », *Multitudes*, n° 65, 2016.

[La question de notre époque est la suivante :] comment pouvons-nous penser dans des temps d'urgence *sans* les mythes complaisants et auto-réalisateurs d'apocalypse, alors que chaque fibre de notre être est entrelacée à, complice de, la toile des processus qui doivent, d'une manière ou d'une autre, être reconfigurés²² ?

Comme dans toute construction harawayenne, le Chthulucène nous place dans le système qu'il s'agit de changer, au sein même des rapports qu'il s'agit de reconfigurer, au milieu des embrouilles des temps présents où aucune réponse simple ne vaut et où aucune bonne position n'existe. Le manuel révolutionnaire est bel et bien une chimère. Nous sommes dans le ventre du monstre, ne cesse de répéter Haraway. C'est là, dans ce ventre, en terres dévastées, à une époque marquée par l'urgence, qu'il faut réapprendre à expérimenter et à réhabiliter. Pour ce faire, il est utile et même nécessaire de créer des alliances improbables voire incongrues. En langue sympoïétique, on dirait qu'il faut réapprendre l'art des alignements et des connexions partielles²³ :

Si nous prenons au sérieux les questions d'alignements et de nœuds tentaculaires, nous chercherons des alliances dans les compagnies de pétrole, parmi les ingénieurs, sur les champs d'extraction. Nous chercherons des alliés dans des lieux improbables. Nous chercherons des alignements dans le ventre du monstre. [...] [Lorsque les camps sont trop bien définis et délimités] Nous arrêtons alors d'habiter dans le ventre du monstre. Nous arrêtons alors de vivre dans le

22 Donna Haraway, « Sympoïèse, SF, embrouilles multi-spécifiques », art. cit., p. 47-48.

23 Au sujet des connexions partielles, voir la proposition des savoirs situés présentée pour la première fois par Donna Haraway dans le *Manifeste cyborg* (1985), voir *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, Fictions, Féminismes*, Paris, Exils, 2007, et Benedikte Zitouni, « *With whose blood were my eyes crafted?* » (D. Haraway). Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité », dans Elsa Dorlin et Eva Rodriguez (éds.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, 2012.

Chthulucène, dans ces zones sinueuses et terribles. Je crois qu'on doit apprendre à faire des alliances avec l'ennemi mais qu'on ne sait pas comment le faire. Habiter le ventre du monstre. À la façon dont les amérindiens ont dû faire des alliances improbables. Nous devons nous embarquer dans des devenir-mondes et devenir-histoires sur un mode et avec une dramaturgie autres que ceux de la guerre. Précisément parce que nous habitons *dans* le ventre du monstre²⁴.

Avec cette citation, vient la conclusion. De se penser en Chthulucène nous rend sensibles au fait que l'ennemi ne disparaîtra pas d'un coup de baguette magique, que celle-ci soit révolutionnaire, utopiste ou autre. Dire qu'il faut apprendre l'art des alignements et des connexions partielles, c'est dire que le présent sera toujours, nécessairement, gluant. C'est dire que cela n'a pas de sens de prendre des positions qui supposent un autre temps, décontaminé, purifié et purifiant. Comme me l'a fait remarquer Isabelle Stengers : « Il n'y a pas de bouton *reset* ! » Cette phrase dit tout. Nous devons faire-avec. Nous devons ruser. Ou pour le dire en « sympoïétique », nous sommes complices et parties prenantes. Nous sommes opportunistes ou, du moins, nous aurions intérêt à apprendre à l'être si nous voulons défendre et faire advenir les déviations qui nous tiennent à cœur²⁵.

L'expérimentation opportuniste est la clé stratégique du Chthulucène. Elle est rendue possible par l'introduction de la sympoïèse. Il s'agit d'une expérimentation qui défie les tendances et qui nous importe *parce que* nous agissons dans le corps même du monstre dont nous sommes, parce que nous sommes associés et introrelatés dans une toile de vie, de mort et de survie qui ne cesse d'être tissée. Il s'agit d'une

24 Donna Haraway, « Anthropocene vs. Worldings in the Chthulucene », conférence citée, 23 min 50 s.

25 Voir ma communication sur l'opportunisme : « "On opportunism". About Staying with the Trouble: Conference with Donna Haraway », conférence organisée par le GECO (Groupe d'études constructivistes) à l'Université Libre de Bruxelles, le 29 mars 2017 (consultable sur Internet).

expérimentation ouverte, extensible, qui demande à ce que son histoire et ses effets soient sans cesse relayés, racontés et touillés dans le présent épais et gluant qui est le nôtre. Il s'agit d'une expérimentation contaminée et contaminante qui trace les lignes de partage à travers la réhabilitation même et les alliances qui s'y sont nouées. Les frontières ne se dessineront jamais une fois pour toutes. Elles se dessineront à chaque fois, pour chaque réhabilitation, pour chaque reconquête. Le Chthulucène est bel et bien continuation incessante.